

# le jour le plus long

Mercredi 5 avril :

La presse annonce l'arrivée d'un plénipotentiaire de la CGE ! L'intervention de Sabouret semble avoir porté. Mais il faut rester méfiant.

Ce matin, un nouveau défilé est prévu avant la distribution des vivres. On part donc en ville. Place Duguesclin, on fait un sit-in, puis on repart vers le CNPF. Certains proposent de l'occuper. Les camarades de la Ligue expliquent que ça n'offre pas grand intérêt d'enfermer les militants les plus actifs de la grève seuls dans un local pratiquement vide ! Finalement, on remonte au Joint. Là, Le Faucheur prend la parole et invite les grévistes à descendre dans l'après-midi à l'Inspection du Travail pour venir « s'informer » du résultat des négociations.

Mais la distribution des vivres s'est faite à 14 heures. Si bien que la masse des grévistes est rentrée à la maison. Il n'y avait plus qu'une petite dizaine de voitures pour descendre à l'Inspection. Là, on commence à attendre. Une heure après le début des négociations, un délégué sort : ils n'accordent que 19 centimes ! 3 centimes de plus que prévu !!

Alors, très vite, ça commence à bouillir. Le désir se répand d'aller demander aux patrons s'ils ne se foutent pas de notre gueule ! On n'est qu'une trentaine au départ. C'est peu et certains d'entre nous hésitent. Mais finalement, la détermination des autres l'emporte : on commence par envahir l'escalier et le hall, et bien vite on pénètre dans la salle des négociations. Les patrons, les « crassous » comme on les a surnommés ici sont bloqués et ne peuvent plus sortir.



Alors, pour tous ceux qui arrivent, qu'ils soient du Joint ou pas, militants d'autres entreprises, lycéens, tous ceux qui suivent et aident cette grève, c'est un grand moment : on peut enfin directement causer avec les patrons. La frousse et le respect tombent. Tout ce qu'on a sur le cœur, tout ce qu'on doit supporter dans la boîte et à la maison parce qu'on n'est qu'un ouvrier, un ouvrier à 80 000 F par mois pour 47 heures de boulot, eh bien, ça sort : il n'est plus question de marchander sur les 3 centimes que Fourt a osé rapporter de Paris après 4 semaines de grève. Les vraies questions surgissent :

— « Dites donc, la grève elle vous coûte pas cher à vous : vous bouffez comme si de rien n'était et pas du chou-fleur depuis 3 semaines à tous les repas ! Pourquoi est-on encore à 47 heures de boulot au Joint ? ».

— « Comment tu expliques qu'il y ait tant de différence avec les salaires de Bezons et de chaffoteaux ? ».

— « Dites, monsieur Fourt, est-ce que vous pourriez vivre avec 85 000 F par mois ? ».

Il bredouille que c'est la même chose dans d'autres entreprises ! La colère et l'indignation éclatent devant ces visages constipés qui trouvent encore le moyen de sortir des choses pareilles !

Pendant des heures et des heures, pendant toute la nuit, le « dialogue » va se poursuivre. Toutes celles et tous ceux qui dans les ateliers n'ont que le droit de la fermer, ouvrent la bouche aujourd'hui pour crier à la face des patrons ce que c'est qu'une vie d'ouvrier dans leurs entreprises. L'heure de la revanche a sonné pour tous ceux qui sont victimes des brimades quotidiennes dans l'usine :

— « Tu veux aller pisser ? Demande la permission ! »

— « Tu veux roupiller ? Non, répond à nos questions ! »

Régulièrement, on sort pour laisser les délégués et quelques grévistes discuter : peut-être que cela aura ramolli les directeurs... Mais ils sont butés sur leurs trois centimes !



Vers huit heures du matin, ils réclament un petit déjeuner :

« T'as faim ? Tiens ! Voilà un beau chou-fleur, c'est ce qu'on mange ici depuis trois semaines, alors faut pas faire le difficile ! ».

Et la nuit se passe très vite : devant les patrons ahuris et apeurés, les travailleurs scandent les mots d'ordre de lutte qui ont marqué la grève. Les poings levés, on chante les chants révolutionnaires. Entre temps, on écoute les disques que les copains sont allés chercher.